

A black and white photograph of a woman with dark hair, smiling broadly while holding a baby. The woman is wearing a dark, patterned top. The baby is wearing a light-colored, textured sweater. The background is slightly blurred, showing what appears to be a window with curtains.

Danielle Basset-Mourthé

Fille du divorce

Une histoire

Graveurs de Mémoire

L'Harmattan

Fille du divorce

Graveurs de mémoire

Collection dirigée par Jérôme Martin

Cette collection est consacrée à l'édition de témoignages, récits personnels divers contemporains. Depuis 2012, elle est organisée par séries en fonction essentiellement de critères géographiques mais présente aussi des collections thématiques (univers professionnels, itinéraires divers...).

Déjà parus

David (Philippe), *Sénégal de mémoire, Portraits, itinéraires & rencontres région par région, (1966-1981)*, 2021

Hallouche (Omar), *De Sebdou à la Croix-Rousse. Un paysan contrarié*, 2021.

Layani (Jacques), *Jean-Marie Girardey, professeur de lettres, Traces et témoignages*, 2021.

Aubrun (Gilbert Bernard), *Mes chemins buissonniers. Le parcours singulier d'un domestique de ferme devenu proviseur de lycée*, 2021.

Debs (René), *Mémoires d'un Malgré-nous, rescapé de la bataille de Budapest, février 1943 - mai 1945*, 2021.

Morge (Raymond Louis), *Ainsi Michelin s'ouvrit les portes de l'Amérique. Une décennie d'engagement et de pragmatisme*, 2021.

Le Roux (Jean-Etienne), *Une famille bretonne en Kabylie*, 2021.

Van Huyen (Guy), *Yosugi, Du judo au shiatsu, une voie vers l'autre*, 2021.

Monneret (Jean), *Etincelle d'éternité*, 2021.

Solvas (Eric), *Les enfants de l'usine au pays du Mont-Blanc*, 2020.



Ces dix derniers titres de ce secteur sont classés par ordre chronologique en commençant par le plus récent.
La liste complète des parutions, avec une courte présentation du contenu des ouvrages, peut être consultée sur le site www.editions-harmattan.fr

Danielle Basset-Mourthé

Fille du divorce

Une histoire

L'Harmattan

Du même auteur

Un ange passe, Danielle Basset
1999 (roman) L'Harmattan

Chronique deux ruptures annoncées, Danielle Basset
2003 (roman) Publibook

Digérez vos migraines, Marie Lucas
2004 (témoignage) Grancher

Me faire la belle, Danielle Basset-Mourthé
2010 (roman) L'Harmattan

© L'Harmattan, 2021
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.editions-harmattan.fr>

ISBN : 978-2-343-23621-6
EAN : 9782343236216

A ma fille
A mes trois petits enfants

A Jim

A eux, qui n'ont jamais su

« Je voudrais que ce livre soit lu comme une
histoire et non comme une autobiographie ».

Tout ce qui est personnel est universel. Victor Hugo

Vouloir divorcer, ne pas vouloir, ne plus vouloir, toutes des histoires.

Ne vouloir divorcer « jamais », toute une histoire.

La fille du père, la fille de la mère, la fille de quel père... ?

Moi, Danielle, fille de divorcés.

On nous dit qu'être enfant de divorcés ce n'est pas si grave que ça, que l'important c'est d'être aimé par son père et sa mère au-delà de la séparation et tant qu'il y a de l'amour, l'enfant grandit. On veut nous faire avaler ça, moi je n'avale pas.

Fragilisée pour la vie, dans une succession d'échecs amoureux, le cœur brisé à chaque fois en deux morceaux.

Quand on devient adulte, par le mariage, c'est son propre père ou sa propre mère, dit-on, que l'on cherche à épouser. Moi, j'ai passé mon temps à « courir » après mon enfance pour m'épouser, sans jamais la rattraper.

On va me rétorquer que c'est facile de mettre tout sur le dos du divorce des parents, qu'il y a le patrimoine génétique, le milieu, l'éducation, la position des planètes au moment de la naissance, ses propres facteurs d'évolution et de prises de conscience, que c'est la conjugaison de l'ensemble qui crée l'individu.

Oui, mais !

Dans ce « mais » s'entassent les blessures, les cicatrices, les manques et surtout cette recherche éperdue de l'Amour Absolu.

L'amour de cette mère qui a osé divorcer pour le prix de sa liberté, un divorce qui vous coupe en deux pour toujours et l'amour de ce père, morcelé en week-ends et moitiés des vacances scolaires.

Pour mon père, le partage du temps de garde, avait été facile, nous étions deux sœurs :

« Toi la mère tu en prends une et moi le père, je prends l'autre ». Comme le partage des meubles dans une séparation, toi tu prends la table et moi les chaises, nous n'étions que des objets, des choses.

Je n'ose imaginer ce qu'il serait advenu du frère ou de la sœur, s'il y avait eu, dans ce couple, un troisième enfant. Et un seul ?

Moi, je devenais la fille du père. Ma sœur devenait celle de la mère. La fille de l'adultère supposé ?

J'étais l'aînée, la plus solide, la plus belle-enfant, celle qui ressemblait à son père, bien évidemment.

Le père c'était Emile, dit Mymy pour tout le monde. A l'anglaise, comme son nom de scène pour faire le clown, les « Les Rudy Wells ». Moi la fille c'était Danielle dite, un peu plus tard, Dada, pour tout le monde.

Ma sœur, elle, avait la fragilité de sa mère, lui ressemblait forcément par son mauvais caractère, c'était ce que lui répétait souvent mon père, pour se venger de cette ex-femme par enfant interposé. Ma mère, c'était Thérèse, dite Tété. Ma sœur Christiane, dite Kiki.

Mon père était blond aux yeux bleus, ma mère brune aux yeux verts, ma sœur et moi toutes les deux blondes aux yeux verts. Le partage semblait équitable au départ !

Nous vivions dans une petite ville de province où les distances étaient réduites et bien sûr, les portes des maisons des uns et des autres n'étaient pas fermées, encore heureux !

Ma maison à moi demeurait celle de ma grand-mère, Alice, Clémentine, dite Clé. Pour moi Mémé ! Mémé se fait appeler Clémentine. Pourquoi ? Je n'ai jamais su.

Mon père enfant unique, choyé, gâté, pourri, n'avait jamais cru utile de quitter ses parents.

Ma mère, jeune mariée, avait dû s'installer « chez la belle-famille ». La maison de mon enfance, de ma jeunesse.

Rapidement les disputes entre mes parents étaient devenues forcément une affaire de famille, et ma grand-mère ne manquait pas, à chaque haussement de ton de sa belle-fille, de faire rapidement un lit pour « son » fils, dans une chambre à part, au rez-de chaussée de la maison, interdisant toutes réconciliations possibles sur l'oreiller. Même la tante, elle s'était tata Rose, la sœur de ma grand-mère, s'en mêlait !

Nous étions en 1944, je naissais sous la peur des bombes, au printemps, le 19 Avril.

A chaque alerte, sous le bruit des sirènes, mes parents, emportaient pour tout berceau, une corbeille à linge et se réfugiaient dans une cave sombre et voûtée, sous le jardin de la maison familiale. Un homme, une femme et un couffin de fortune !

Petit bébé d'un mois à peine, je pense avoir gardé de ces temps héroïques, une peur panique du noir qui continue d'obscurcir ma vie, mais là n'est pas le propos. Mon père,

jeune, mais en mauvaise santé, les militaires n'avaient pas voulu de lui, « il va nous crever dans les rangs ! », n'était pas parti à la guerre. La ville de Gap, zone libre, tremblait. Les Allemands rôdaient. Mon père avait une cicatrice sur le visage, un soldat allemand lui avait méchamment écrasé son cigare allumé au milieu de la joue droite.

Ma grand-mère, pour protéger son fils, lui conseilla de fuir notre petite ville, et d'embarquer, nous avions une voiture, femme et enfant, moi, pour un tout petit village retiré des Hautes-Alpes. La chapelle-en-Valgaudemard, 102 habitants en 2016, une commune française située dans le département des Hautes-Alpes, en région Provence-Alpes-Côte d'Azur. Côte d'Azur, un nom qui m'a toujours fait rêver, ce petit village à 47 kilomètres de Gap.

La position de repli sécurisante fut de courtes durées. Ma mère qui me donnait le sein, jolie expression, stressée par cet isolement imposé par cette guerre et sa belle-mère, n'avait plus assez de lait pour me nourrir, affamée, je pleurais. Le recours aux biberons, ne calma pas ma fringale, ce pauvre village n'avait à m'offrir que du lait de chèvre ! Mes pleurs redoublèrent jours et nuits, je n'aimais pas le lait de chèvre ! Mes parents désespérés devant les pleurs de leur bébé, redescendirent de la montagne, la libération était proche, le débarquement du 15 août en Provence souffla le vent de la paix.

Une petite histoire de lait de chèvre. Ironie de mon refus de boire du lait de bique, je n'aime pas du tout les fromages en général. Enfant je quittais la table dès que le plateau se présentait, je revenais pour le dessert. Dans les années 70, « baba cool » oblige, mon mari et moi voulions faire un retour à la terre très à la mode, nous rapprocher de la nature, de la biodiversité, comme les néo-ruraux d'aujourd'hui. Je ne dis pas, quand même, en ces temps-là ! Partir élever des chèvres dans l'Aveyron, et fabriquer du bon fromage de ce

caprin si attachant, m'imposait un passage obligé : vaincre mon aversion pour les fromages en général, et par la force des choses pour les cabécous en particulier. Par une très progressive approche que me suggéra mon mari, sous son regard attentif, une dégustation miette par miette me fit aimer pour toujours le fromage de chèvre, le seul que je mange.

Le retour à la terre ne se fit pas, malgré ce nouvel argument.

Mais revenons à nos moutons. Les deux familles étaient de très « bonnes familles ». Bourgeois enrichis de province, travailleurs, bien-pensants, des biens sous le soleil, de belles maisons, des voitures, du personnel à leur service. Une vie matérielle facile, finalement la guerre n'avait qu'effleuré cette province reculée des Hautes Alpes.

Deux mois après ma naissance, sonnaient les cloches de la Libération.

Ma mère était orpheline quand mon père l'avait épousée. Cadette de deux filles, elles avaient perdu leur mère, décédée d'une tuberculose, dans leur petite enfance. La perte de sa mère écorcha le cœur de cette petite fille, lui laissant pour toujours des égratignures à vif, une sensibilité exacerbée, des débordements affectifs, des colères sourdes et explosives qu'elle avait eu du mal à contenir tout au long de sa vie.

Le père ne pouvant momentanément faire face, les deux enfants avaient été recueillies à six et quatre ans dans un couvent, chez des bonnes sœurs. Le père avait une entreprise de récupération de chiffons, de métaux, de cuir, de peaux de moutons ou autres peaux d'animaux passés par l'abattoir, une belle entreprise gapençaise qui marchait bien. Il possédait des biens immobiliers dans le quartier de son entreprise, au centre-ville et une grande maison, sa résidence.

Naufragée du veuvage du père, ma mère avait tremblé d'effroi chaque nuit, collée contre sa sœur aînée, seules toutes les deux pour dormir dans un grand dortoir froid où les lits s'alignaient vides.

Le remariage du père avait sonné leur libération du couvent, mais la « marâtre » n'avait, aux yeux de ma mère, pu remplacer « sa maman » disparue beaucoup trop tôt.

Ma mère avait grandi et fait des études sérieuses de jeune fille sérieuse, dans un manque total de tendresse. Bien sûr elle ne manquait de rien sauf de l'essentiel. La marâtre qui n'avait jamais eu, elle-même, d'enfant n'avait sans doute pas su lire le mode d'emploi.

Mon grand-père maternel mourut à son tour de la tuberculose, sans doute contaminé par certaines marchandises récupérées par son entreprise, infectées, pas propres, comme les vieux textiles qui transitaient dans des hangars, revendus pour faire de la pâte à papier. Les peaux de bêtes pour les tanneurs et la graisse animale pour la confection des produits de beauté. L'atmosphère empestait le DDT. Invention providentielle, un polluant mortel. Protection des matières premières de récupération. La maison de famille était proche de ce lieu. Nous, enfants, avons allégrement tous respiré les émanations de cet insecticide puissant, qui ne s'élimine pas dans l'organisme, un polluant organique persistant, aujourd'hui suspecté d'être un « cancérigène probable ». Heureusement en face de notre maison, il y avait une magnifique et verdoyante colline, Saint-Mens, qui nous envoyait du bon air pur. De nos jours cette colline est devenue un lotissement. Immeubles et pavillons ont fait disparaître cet espace de nature... Une autre jolie colline, derrière la maison de ma grand-mère, cet espace vert, devenu le « Super Gap », couvert de vilaines maisons, que nous appelions « les cages

à poules ». La ville prend le pas sur la campagne. Une urbanisation lucrative et hors de contrôle. Toute ma jeunesse, je gambadais allégrement dans les champs et les sous-bois, heureuse de vivre dans la nature, cueillant des fleurs, ramassant des cailloux colorés, et attrapant des insectes que je relâchais. Pas de ceux qui piquaient.

Ma mère avait tout juste dix-sept ans, quand son père mourut.

Les difficultés financières la contraignirent à arrêter ses études. La marâtre, femme de son père deviendra ma marraine et celle de mon cousin Paul-André. Pas tendres les enfants, nous l'appelions « la grosse marraine », bon d'accord, elle était un peu forte. Marraine occupe un moment Thérèse, une de ses deux belles filles. L'autre, l'ainée avait trouvé un mari et s'était mariée, enceinte. Embauchée comme vendeuse dans le joli magasin d'articles provençaux, « Le Rouet » que Marraine tient dans la rue principale, ma mère s'y ennuie à mourir, trop sauvage, trop rêveuse, trop attirée par la littérature, la poésie... Ma maman avait conservé chez elle, en décoration, le fameux rouet qui servait autrefois aux dames à filer la laine. L'enseigne du magasin. Des années après, elle l'a vendu un jour à un antiquaire preneur de ce bel objet. Ce rouet ne lui rappelait, sans doute pas de bons souvenirs. Sa vie n'était pas destinée au commerce.

Un prince charmant qui viendrait l'enlever ? Oui, mon père, jeune, beau, intelligent, riche, séducteur, beau parleur, d'une famille honorable, connue et respectée. Ses parents ont financé pour lui un magasin de musique, « Alpes Musique », dans la rue principale. Instruments de musique en tout genre. Il invente l'ancêtre du juke-box, de petits meubles en bois, aménagés en tourne-disque, à partir

desquels on peut écouter de la musique, individuellement, un casque sur les oreilles pour quelques pièces de monnaie. Il appelle cela « les écoutes » tout simplement. Les clients se pressent dans son magasin. Il est musicien dans l'âme, joue de tout, de l'accordéon, du piano, du violon et surtout de la scie musicale, dont il fera un de ses numéros de clown. Les copains « passent » aussi ! Ma maman tient la boutique dans ses quelques temps libres. Eux, les hommes, boivent des coups dans l'arrière-boutique, négligeant un peu les clients. Ils cassent la croute et mangent un mélange de restes de fromages de toutes sortes qui pouaient, mis dans un grand bocal, arrosés de rasades d'eau de vie et qui finissaient de fermenter à l'abri de la lumière. Je me souviens du nom que j'entendais, le « cassa » mais surtout de l'odeur ! Moi qui détestais le fromage. Un jour que je tenais le magasin, jouant à la marchande, une bande de copains étaient réunie avec mon père dans l'arrière-boutique, je devais avoir 12 ans, je me souviens c'était la Sainte-Danielle, un client demanda à parler à Mymy. Je répondis avec aplomb, moqueuse et avec une insolence certaine, « ils bouffent ! ». Mon père m'avait entendue. Je pris une gifle.

Dans ses bras ma maman, se jette et dans son lit aussi. Il a tôt fait de la convaincre que l'amour n'est pas que fiançailles, ni qu'échanges de baisers, même sur la bouche avec la langue et que ce n'est pas un péché que de faire des répétitions générales de la nuit de noces quand on va se marier bientôt.

Me voilà conçue, une enfant de l'amour ! On appelle enfants de l'amour les enfants de fille-mère, également dits enfants naturels. Les plus beaux, a toujours dit ma mère, rêvant d'amour.

Enceinte, il fallait vite cacher la faute, vous pensez l'honneur ! Le mariage !

Le mariage avait été organisé dans une élégante précipitation, ma mère avait caché son ventre arrondi dans les plis de sa robe blanche et ses premières nausées le nez plongé dans son bouquet de mariée.

Un voyage de noces vite bâclé à Lyon, chez des cousins, quand déjà l'intimité d'un couple ne se fait pas en harmonie. Les mauvaises manières de mon père, pour mettre tout de suite tout le monde à l'aise : « maintenant que nous sommes mariés, on peut tout se permettre », avaient brusqué la retenue de ma mère.

Il avait lâché, dans le lit nuptial, un pet tonitruant.

Je viens au monde par une belle matinée de printemps. L'accouchement qui commence à la maison, dans le grand lit de la belle-mère pour l'occasion, dans de beaux draps, mais les choses se compliquent, un départ précipité chez la sage-femme de la ville, l'enfant se présente mal, je ne veux pas sortir, je pressens : « Non ! Ne pas voir cette vie qui m'attend ! ».

Je sors à reculons, les fesses d'abord, un accouchement par le siège, comme on dit poliment. La sage-femme, le geste sûr, me retourne en un tour de main, l'enfant vient au monde, je crie, le cri primal. Midi sonne au clocher de l'église des Cordeliers. Je pleure, un bruit énergique de succion, « Tu as eu tout de suite faim ! » m'a raconté ma maman.

Me voilà, la première de cette génération, cet enfant tant attendu. C'est une fille ! Le père voulait m'appeler Sonia, ma mère n'aimait pas et, pour les beaux yeux de la Darrieux, se fut Danielle. Avec deux ailes comme un oiseau, se plaisait-il à plaisanter.

A peine remise de ses couches ma mère rêvait déjà d'un ailleurs. Elle avait été choisie, emportée par la vague de la bonne renommée, elle n'avait pas eu vraiment son mot à dire dans « sa » situation ! Vous pensez !

Tout les séparait déjà quand ma sœur, dix-huit mois après, voyait le jour. On attendait un garçon, Paul, ce fut une deuxième fille. Moi, du haut de mes un an et demi, jalouse de ne plus être le centre d'intérêt, m'étirant sur la pointe des pieds vers le berceau, j'essayais de lui mettre les doigts dans les yeux pour les lui crever en l'appelant Popol. Pour ma sœur cela commençait mal. Quant à mon père, la jalousie lui faisait déjà pressentir des événements, qu'il n'allait pas pouvoir maîtriser. Une rupture peut-être, que préparait en douce sa femme.

Mon père s'était empressé, pour envenimer les choses, d'affirmer que cette deuxième fille n'était pas de lui. Un abandon pour ma sœur, qui perdura assez tard dans la vie de ce père, la coupant d'un papa qui pour elle n'en était pas un. Ma mère avait eu le cœur attendri par un jeune musicien rencontré au magasin, brun, aux yeux sombres, romantique, fragile, délicat, un ami de mon père, avec lequel, m'avait-elle avoué, longtemps après, elle avait échangé quelques baisers. Coquine, cette mère, mais très dur pour ma sœur. J'ai gardé, comme ma maman, toute ma vie, un penchant certain pour les musiciens, petits, bruns, aux yeux noirs.

Ma sœur était le portrait de mon père, il ne pouvait subsister de doutes.

Dans l'esprit de mon père les doutes subsistèrent cependant longtemps. Voulait-il le croire pour garder contre cette femme qui avait osé divorcer, avait sali ce qu'il pensait être sa réputation, un grief qu'il pouvait continuer au fil des années, à lui jeter à la figure. Ma sœur, elle, fille de « pas ce père » ? Victime de la mésentente entre une mère et père,

otage de leur dévastateur divorce, elle refusa de lui pardonner alors qu'il implora son pardon sur la fin de sa vie. Il venait d'apprendre qu'il avait un cancer et réfléchissant à leurs groupes sanguins respectifs il fut difficile de laisser persister un doute. Ma sœur avait grandi avec ce poids sur le cœur, un père qui ne vous « reconnaît » pas, alors que vivant parfois sous le même toit, chez notre grand-mère, chez lui. Quant à moi, sa fille choisie, une autre grosse gifle de mes années d'enfant, fut la réponse immédiate, à mon insolence. J'avais osé répondre avec aplomb à des reproches, peut être justifiés, que m'adressait mon père : « Les chiens ne font pas des chats ! ». A méditer.

Ma mère était décidée à rompre rapidement, mais par crainte du scandale, « ils » décidèrent pour tenter de « sauver leur couple » de quitter la maison « belle-familiale » pour aller vivre dans un appartement en ville que ma mère possédait, héritage de son père.

Les choses se gâtèrent un peu plus quand, son mari, muni d'un gros pinceau, imprima de gros pois jaunes, pour apporter une touche de gaieté, sur les murs du salon, fraîchement peints en marron glacé.

Les pois restèrent coincés en travers de la gorge de ma mère. Leurs goûts différaient vraiment. Elle hurlait de colère, rassemblant dans ce prétexte justement toutes ses colères. Les disputes étaient incessantes. Réfugiée au fond de ma chambre je serrais très fort mes mains sur mes oreilles pour ne pas entendre cette mère et ce père vociférer des reproches. Les deux filles étaient de bons prétextes à se faire des scènes violentes. J'étais moi, l'enfant du péché de l'œuvre de chair, ma mère reprochant à mon père de l'avoir séduite et mise enceinte, à lui seul incombait forcément la faute et la contrainte par la force des événements, à l'épouser. Ma sœur était l'enfant du péché d'adultère que ma mère avait dû commettre avec son jeune amant, mon

père voulait le croire et le lui faire croire de force. Les années ne mirent jamais au placard les armes de ce combat. Les trêves et réconciliations passagères, sur le dos des enfants bien sûr, ne nous apportèrent pas, ni à ma sœur, ni à moi, plus de sérénité, tentant d'oublier que nous risquions d'être, pour toujours, les filles de ce couple de futurs divorcés.

Un soir, où le ton devint paroxystique, où ma mère brandissait plus que jamais la menace du divorce, mon père eut un mouvement d'impatience pour la faire changer d'avis, il lui blessa légèrement le devant de la jambe en lui assénant un petit coup de pied pour la faire taire.

Il faut dire que ma mère s'emportait facilement, elle piquait des crises de colère assez fréquemment dans lesquelles remontaient, affleuraient et débordaient tous les chagrins de son enfance, son manque d'amour maternel.

Petite fille, terrorisée par les cris, je vis, ma mère se pencher en avant, et rouler son bas de soie jusqu'à sa cheville. Une goutte de sang perla sur la peau de sa jambe et vint se fixer tout droit dans mon cœur. Le petit chat noir se cacha sous le lit.

Les murs de la maison résonnaient de la douleur de mon père. Il hurlait : « Je vais tuer ma mère ! Je vais tuer ma mère ! ».

Sa mère à lui, c'était ma grand-mère que je chérissais tellement fort. Tremblante, je ne comprenais pas pourquoi il voulait « tuer sa mère ». Je compris avec les années qu'il voulait juste dire « qu'il allait tuer sa mère de chagrin » parce que « sa femme » voulait divorcer.

Sur le coup le mot « divorce » avait résonné dans ma tête comme la menace de quelque chose de grave, une arme, je n'en comprenais pas le sens du haut de mes cinq ans.

Le divorce ? Un divorce. Elle dut prendre, contre elle-même, à sa charge, tous les torts du divorce, en échange du prix de sa liberté.

La procédure suivit son cours, lente et administrative à juger une femme qui n'aimait plus. Avait-elle seulement aimé mon père ou le deuil trop tôt survenu de ses parents l'avait-t-il poussé à commettre un irréparable désordre.

Le divorce ne tue pas.

Femme seule, avec deux enfants, elle allait tenter de se reconstruire une vie d'amour.

Pas facile en province mais toujours pas facile à Paris de nos jours. Quoi que !

Les hommes divorcés trouvent plus vite à se recaser, semble-t-il.

Il y a souvent une femme qui attend que l'homme se libère du joug du mariage précédent.

Les lois concernant les procédures de désunions ont bien changé, ça peut aller vite !

Cette mère-courage était retournée à l'école, parmi de jeunes élèves, étudier la sténodactylo au cours *Pigier*, institution vénérable. Elle allait trouver du travail, menant de front, le foyer, les enfants et un amant, un dentiste célibataire, lequel, en définitive ne voulut pas d'elle pour un avenir trop encombré de deux enfants.

Mais, une longue histoire d'amour était proche mais avant...

La suite du divorce de mes parents.

Le premier Noël fut terrible, famille brisée. Père seul et triste, perdu, avec moi, l'ainée des deux filles, sur les genoux. Il m'avait à peine adressé la parole, sans doute, son

cœur lourd de larmes aurait-il débordé sous trop d'émotions. Je savais ma mère avec ma sœur, devant leur sapin enguirlandé, sans moi, et je ne pus m'empêcher de pleurer très fort.

Ma grand-mère avait cuisiné un poulet à la crème, délicieux, dont j'ai cherché, en vain, toute ma vie à retrouver le goût.

J'avais attendu longtemps ce soir-là, le père Noël, le regard fixé sur une lucarne par laquelle on m'avait dit qu'il devait arriver. Je l'implorais en silence de me rendre ma maman.

Pourquoi pleurer, les Noëls d'enfants de divorcés, au fond, c'est bien, on a deux sapins.

Une double enfance, comme chante Julien Clerc sur des paroles de Maxime le Forestier !

On a tout en double, deux maisons, deux chambres, deux fois des jouets, des papas et des mamans de rechange, en double aussi.

Mais si $1 + 1 = 2$, le soir dans son lit, en suçant son pouce, on est tout seul. J'ai d'ailleurs sucé mon pouce jusqu'à un âge avancé, ce qui faisait dire à mes copains d'adolescence, d'une manière provocante : « Tu ferais mieux de sucer autre chose ! ». Des garçons !

Dans les cours de récré, les enfants sont cruels et curieux. Très vite à l'école, je me suis sentie pestiférée.

« Tu habites chez ta grand-mère ? ».

« Oui ».

« Et ton papa il habite avec toi ? ».

« Oui ».

Et ta maman pourquoi elle n'habite pas avec toi ? Elle est morte ? ».

« Non ».

« Si elle n'est pas morte pourquoi elle n'habite pas avec ton papa ? ».

« Parce que ».

« Parce que quoi ? ».

« Parce que, parce que... ».

Gap était une petite ville de 10 000 habitants à l'époque. Au fin fond des montagnes, dans les années 1950 ! Il y avait sans doute uniquement mes parents qui étaient divorcés. Enfant de divorcés, une honte sourde, qui vous marginalise d'emblée, sans appel. Une responsabilité que l'on porte, excusez le cliché, sur ses frêles épaules, une culpabilité qui vous poisse.

C'est sans doute à cause de moi que mes parents ont divorcé. Une culpabilité qui donne envie plus tard de sauver l'humanité pour me racheter, qui m'a rendue tisseuse de liens sociaux, de liens en tout genre que l'on refuse de rompre à jamais.

Et l'on ne sait quoi répondre, puisque ce sont des histoires de grandes personnes, et que personne ne nous a demandé notre avis. Qu'aurions-nous pu dire à cela ? Nous, on ne sait pas pourquoi ?

Alors nous, on grandit, trébuchées au milieu des disputes qui pour autant ne se sont pas calmées, au milieu des haines et des rancœurs, au milieu des règlements de comptes, des histoires d'argent, parce que la mère a acheté une paire de chaussures, le mois dernier à la cadette et que le père n'a même pas vu que les pieds de l'aînée avaient grandis. Que l'on se balade à chaque visite avec, dans son petit sac, ses petites culottes sales, parce que c'est à l'autre de les laver. Les mots à signer de la maîtresse, c'est pour le papa ou la maman ? Les deux ?

Mais moi cette semaine je n'ai pas vu encore ma maman ! Vivement l'été, les colonies de vacances réglèrent au moins pendant un mois « les qui prend qui » ouf ! Nous, on respirait au bord de la mer, mais quand il fallait s'appliquer